

**A propos du livre « L'Age du Faire : hacking, travail, anarchie »
publié par Michel Lallement**

Sihem Ben Mahmoud-Jouini and Philippe Silberzahn

Volume 19, Number 4, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1043087ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1043087ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal
Université Paris Dauphine

ISSN

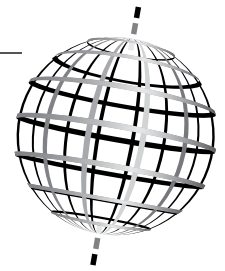
1206-1697 (print)

1918-9222 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ben Mahmoud-Jouini, S. & Silberzahn, P. (2015). Review of [A propos du livre « L'Age du Faire : hacking, travail, anarchie » publié par Michel Lallement]. *Management international / International Management / Gestión Internacional*, 19(4), 203–205. <https://doi.org/10.7202/1043087ar>



A propos du livre « L'Age du Faire : hacking, travail, anarchie » publié par Michel Lallement

SIHEM BEN MAHMOUD-JOINI
HEC Paris

PHILIPPE SILBERZAHN
EMLYON Business School

L'ouvrage du sociologue Michel Lallement s'attache à éclairer un phénomène mondial : la multiplication des espaces collaboratifs réunissant une communauté d'individus indépendants, les *hackers*, qui partagent des moyens leur permettant de concevoir et produire des objets physiques ou numériques dans un espace dédié et partagé, le *hackerspace*. Ils ont en commun un intérêt pour le « faire » souligné dans le titre de l'ouvrage et contribuent ainsi au mouvement mondial des *makers*. Ils revendiquent l'autonomie et promeuvent la possibilité donnée à tous de concevoir et réaliser grâce au bricolage et à la bidouille.

L'ambition de l'ouvrage est d'appréhender l'impact de ce phénomène sur nos sociétés : Sommes nous à la pointe d'un nouveau paradigme post-taylorien du travail ? Est ce que ce phénomène contribue à la transformation de la place et du sens du travail dans nos sociétés modernes ? Et si oui comment y contribue-t-il ?

Pour répondre à ces questions, l'auteur va au près du phénomène pour mieux en comprendre les fondements et en proposer des explications plus fines que l'importance de plus en plus grande donnée à la créativité dans et par le travail ou le développement de la logique projet, de la flexibilité ou de l'implication individuelle et collective. Il s'appuie sur une observation participante d'un an dans un *hackerspace* de San Francisco : Noisebridge.

Première partie

L'ouvrage commence par une analyse sociohistorique qui s'intéresse aux racines anciennes du mouvement *hacker* et celles plus récentes du faire, conduisant à mieux comprendre les motivations des protagonistes. Elle montre à quel point c'est une construction progressive qui n'a pas cessé de migrer d'une région à l'autre du monde, (partant de l'Allemagne et s'étendant aux Etats-Unis) et qui mixe innovations techniques et contre-cultures libertaires.

Le **chapitre 1** donne corps à l'existence d'un mouvement du faire. Le nombre d'*hackerspaces* a cru de 20 en 2000 à 1700 en 2014 dont la moitié se trouve aux USA, 40% environ en Europe et le reste en Asie. L'auteur souligne le foisonnement sémantique entre *hackerspace*, Fab Lab ou *Tech Shop* et l'absence de définition substantive claire. Il propose de retenir *hackerspace* car c'est le terme utilisé en Californie, lieu de son étude, et en adopte une définition indigène en 4 critères : (i) une organisation ouverte qui

rassemble des personnes désireuses de mener des projets de fabrication, (ii) un lieu physiquement situé où ces individus partagent et utilisent des ressources, (iii) une association à but non lucratif gérée collectivement et enfin (iv) un vecteur de promotion et d'application des valeurs de l'éthique hacker qui sont la libre coopération, le refus de la hiérarchie, la liberté d'échange de l'information et des connaissances, le rejet de la discrimination et la conviction de la portée émancipatrice de la technologie et de la *do-ocratie*. Cette définition est assez proche de ce que Eychenne (2012) désigne par Fab Lab en France.

L'auteur montre qu'au delà des lieux, ce phénomène a ses propres magazines, foires, conventions et réseaux. Ainsi ce sont des communautés construites et non émergentes de manière spontanée dans lesquelles des entrepreneurs du faire agissent, créent et diffusent des normes qui s'intègrent dans un nouveau modèle de société caractérisé par l'épuisement de l'ère taylorienne, la personnalisation accrue des TIC, la valorisation de la créativité, l'investissement de soi dans des rôles sociaux, etc.

Ces lieux offrent des ressources variées comme par exemple des machines à commandes numériques, des imprimantes 3D, des kits Arduino permettant d'interfacer un ordinateur avec un objet physique, marquant le passage de l'ère du *Personal Computer* au *Personal Fabricator*. Car en effet, le mouvement *hackers* est né avec l'apparition de l'informatique et s'est transformée suite à la démocratisation de la technologie vers une manifestation de l'insatisfaction à l'égard de la société.

Dans le **chapitre 2**, l'auteur montre que les conceptions et les pratiques des *hackers* ont évolué au fur et à mesure des révolutions technologiques. Cette évolution est documentée grâce à de nombreuses études sociologiques et anthropologiques consacrées aux *hackers* : des jeunes gens passionnés (initialement d'informatique) toujours aux marges de la légalité.

Cependant, l'auteur souligne l'hétérogénéité de ce monde de *hackers makers* (bidouilleurs faiseurs) dont les activités ne se réduisent pas à l'informatique et dont l'objectif est de réaliser des projets individuels et collectifs, de partager des connaissances et de faire éclore de nouvelles idées.

Cette communauté de *hackers* est très dynamique, elle a ses propres auteurs et personnages célèbres ainsi que

ses déclarations et chartes fondatrices. Ainsi une éthique *hacker* émerge (en 1984 renouvelée en 2004) autour de principes : toute information doit être libre, promouvoir la décentralisation et ne pas faire confiance à l'autorité, le seul critère est la méritocratie, l'espoir placé dans la technologie, et la rupture avec l'ascétisme et la souffrance comme fondements nécessaires de l'activité productive.

Que doivent les *hackerspaces* à la tradition *hacker* et au mouvement plus récent du faire ?

Même si l'Europe et notamment l'Allemagne a beaucoup contribué à la constitution de ce mouvement, l'auteur se focalise dans le **chapitre 3** sur la Californie pour montrer comment ses caractéristiques propres, à savoir l'importance de la contre-culture, de l'innovation technologique et de l'esprit communautaire, sont à l'origine de son essor dans cette région du monde et peuvent expliquer les ressorts de fonctionnement de ces communautés. En prime, l'auteur propose une histoire documentée et riche de la Silicon Valley qui donne une place centrale au mouvement communautaire et à la culture d'innovation. Il montre comment certains entrepreneurs de la culture hippie ont joué un rôle prépondérant dans le mouvement des *hackers* avec notamment la figure de S. Brand qui a édité le *Whole Earth Catalog* dans le but de mutualiser les connaissances sur les objets et leurs usages, et le premier *hackerspace* (*Homebrew Computer Club*) créé en 1975 à l'origine du premier ordinateur en kit le Altair 8800.

Le **chapitre 4** brosse un tableau des *hackerspaces* de la baie de San Francisco. Avant de montrer leur diversité et leur dynamisme, le chapitre commence par insister sur leurs similitudes qui est de créer du lien social par le faire, de s'appuyer sur un fort sentiment d'appartenance communautaire et la volonté de lutter contre les normes dominantes et de changer les pratiques productives. Ils varient par leur orientation (libertaire ou entrepreneuriale), leur communauté (femmes, population marginalisées, etc.), par la spécialisation et la matière (bio, objets industriels et artistiques, etc) et par la localisation (zone urbaine de San Francisco, Silicon Valley, etc.)

Ainsi après avoir éclairé le foisonnement sémantique autour de ces lieux et de ces formes organisationnelles nouvelles et étudié de manière approfondie le mouvement des *hackers* et son ancrage historique tordant le cou aux clichés traditionnellement associés à ces acteurs, cette partie se conclut sur la diversité des *hackerspaces* de San Francisco et leurs valeurs communes.

Seconde partie

Dans la seconde partie, l'auteur rend compte d'une étude approfondie menée au sein d'un *hackerspace*, Noisebridge, où il a passé un an. Dans le **chapitre 5**, il en décrit le fonctionnement en soulignant l'importance du volontariat et l'application de principes de fonctionnement directement en lien avec la culture hacker. Il évoque le financement de

la communauté, qui vit essentiellement des dons de ses membres, analyse les relations entre les membres et dévoile les rites qui la régissent. Une tension intéressante est mise au jour, celle d'une communauté dont les membres restent pourtant assez solitaires. Pratiquement aucun des membres ne vit sur place. Le lieu est donc un point de passage.

Dans le **chapitre 6**, l'auteur aborde la question du travail et de la production. Avec le faire, ces deux questions sont évidemment centrales, et s'y ajoute une dimension morale particulière, celle du partage. Il s'agit donc d'étudier ce que les activités déployées à Noisebridge doivent à la morale hacker de l'action.

Le hacker est bien évidemment mu par une passion de la technique, mais à laquelle s'ajoute deux dimensions, l'efficacité et l'esthétique. Au détour d'une page, on découvre comment un hacker transforme quinze lignes de code laborieuses en une ligne génialement succincte, et en tire l'immense fierté de l'artiste qui vient d'avoir le coup de patte talentueux. Au-delà de ce plaisir esthétique, les hackers partagent une croyance commune en un rôle moteur de la science et de la technologie dans le progrès humain. L'auteur constate qu'au final, la communauté fonctionne bien, qu'elle génère des règles de fonctionnement et qu'elle se différencie en cela du bazar, un terme évoqué par Eric Raymond pour évoquer un système social non coordonné. Ici au contraire, la coprésence crée un lien qui fait perdurer la communauté et assure également son efficacité (elle produit des choses).

Naturellement, le fait que la communauté perde nécessite une gouvernance. C'est ce qu'étudie le **chapitre 7**, qui note l'héritage anarchiste de Noisebridge, ce qui explique la culture du consensus. Les hackers résistent à l'élaboration de systèmes de gestion. Leur fonctionnement et modes de gouvernance sont étudiés minutieusement par l'auteur, de la façon dont sont prises les décisions et gérés les conflits aux admissions et expulsions de membres. La limite du bazar démocratique est discutée. Un groupe qui ne se dote pas de structures ne peut en effet pas durer, sauf à développer des formes de pouvoir masquées. Cela semble bien être le cas à Noisebridge, où l'auteur observe que les règles existent (les murs sont tapissés d'instructions), que les normes émergent de fait en se référant à la culture hacker et que les hiérarchies existent également de fait, certains membres étant « plus égaux » que d'autres.

Mais qui devient hacker ? C'est la question qu'explore le **chapitre 8**. Eric Raymond est la référence ici qui dans ses travaux donne une série de recommandations sur ce que doit ou ne doit pas faire le hacker. L'auteur note d'abord l'importance des héros du mouvement hacker, dont les exploits mais aussi les exemples de vertu servent de référence aux praticiens. L'étude par l'auteur des membres de Noisebridge laisse apparaître qu'une majorité d'entre eux a quitté l'école très tôt et a fait face à un conflit familial, laissant penser que le hacking est pour eux, comme l'est souvent l'engagement extrême, une façon de compenser

leur déclassement social en reprenant le contrôle de leur vie en s'engageant dans une activité avec passion. Toutefois la population est différente dans d'autres hackerspaces de la région, où l'on retrouve souvent des cadres supérieurs qui s'y retrouvent pour exercer leur passion avec une dimension politique moindre. Au final cette étude produit une typologie de quatre idéaux-types des hackers qui croise leur relation au marché et leur implication.

Troisième partie

La troisième partie s'intéresse aux tensions et au rayonnement de la communauté. L'auteur observe d'abord que celle-ci est perméable. L'éthique hacker est activement recherchée par les entreprises high-tech de la région, pour lesquelles certains membres travaillent. Le mouvement existe également au sein d'un écosystème qui l'alimente et en vit. Cette observation permet de mettre au jour deux tensions fondamentales : d'une part celle concernant le mode d'activité, opposant le *cracking* (piratage) et le making, et d'autre part celle concernant le matériau du hacker, le logiciel ou... la société. Car en effet se pose la question de la relation entre le mouvement et la société, et plus précisément son rapport au marché. Les innovations créées par le mouvement ont-elles vocation à être systématiquement récupérées par un capitalisme en recomposition ? L'auteur pense que non.

Dans le **chapitre 9**, l'auteur revient sur les hackers eux-mêmes, en distinguant différents types, les deux principaux qu'il oppose étant le techie et le militant. Plus généralement, il souligne que si certains se retrouvent dans un idéal d'action politique, d'autres poursuivent un idéal d'excellence technique et artistique.

Le **chapitre 10** approfondit cette question en mettant au jour une seconde tension, celle entre l'excellence technique gratuite et la marchandisation. Cette tension n'est pas nouvelle. L'auteur rappelle le conflit entre le Homebrew Club et Bill Gates, cofondateur de Microsoft, que ce dernier accusait de voler son code, un concept parfaitement incompréhensible aux hackers de l'époque. L'auteur conclut ce chapitre en soulignant la porosité des communautés et plus généralement la diversité de philosophies personnelles, ce qui lui permet de conclure qu'il n'y a pas d'opposition entre l'éthique du faire et le capitalisme.

Conclusion

En réponse à ceux qui voient dans les *hackerspaces* et autres lieux de fabrication les signes d'une troisième révolution industrielle, l'auteur fait le pari d'un troisième âge des utopies. Pour lui les *hackerspaces* sont des laboratoires du changement social, des zones d'autonomie où se bricole une autre manière d'innover, de produire et de collaborer. Il montre comment les hackers réinventent le travail et pourraient fournir aux sociologues une nouvelle occasion de fonder une critique de ce dernier. En effet, l'auteur montre qu'à l'image des ouvriers dans un atelier qui

détournent ou reformulent les règles édictées aboutissant au travail à soi, les hackers donnent vie au travail pour soi. Ce travail hacker n'est cependant pas dépourvu de tensions ou de conflits qui découlent notamment de l'adoption du consensus comme mode de décision rejetant ainsi les procédures propres à la démocratie représentative.

En concluant cette étude très approfondie et passionnante, l'auteur souligne que les sciences sociales n'ont pas encore pris la mesure de la mutation en cours et de son impact sur le travail. Il propose dès lors des axes d'approfondissement d'un programme de recherche sur ces « utopies concrètes. »

Un regret peut-être : il aurait été intéressant d'ajouter à l'étude une réflexion sur les tentatives des entreprises d'ouvrir de tels espaces en leur sein-même, notamment en raison du paradoxe qu'une telle démarche peut représenter.

Au final, on ne peut que recommander la lecture de l'ouvrage, tant en raison de la richesse du travail de terrain dont l'auteur rend compte avec force détails mais qui ne s'avère jamais ennuyeux que pour l'importance des questions abordées et la façon très construite dont elles sont amenées.

Bibliographie

- François Lallement, (2015), *L'Age du faire : hacking, travail, anarchie*. Seuil
- Fabien Eychenne (2012). *Fab lab : l'avant-garde de la nouvelle révolution industrielle*. FYP éd.